

Wilfrid Laurier

Ce livre est publié à l'initiative et sous la direction de John Saul.

André Pratte

# Wilfrid Laurier

Boréal

© André Pratte 2011  
© Les Éditions du Boréal 2011 pour l'édition en langue française  
Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 2011  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia  
Diffusion et distribution en Europe : Volumn

L'édition en langue anglaise de cet ouvrage a été publiée en 2011  
par Penguin Canada sous le titre *Wilfrid Laurier*.

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
et Bibliothèque et Archives Canada*

Pratte, André, 1957-

Wilfrid Laurier

Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 978-2-7646-2101-1

1. Laurier, Wilfrid, Sir, 1841-1919. 2. Canada – Politique et gouvernement – 1896-1911. –  
3. Premiers ministres – Canada – Biographies. I. Titre.

FC551.L3P72 2011 971.05'6092 C2011-940318-8

ISBN PAPIER 978-2-7646-2101-1

ISBN PDF 978-2-7646-3101-0

ISBN ePUB 978-2-7646-4101-9

# Introduction

## L'oublié

*C'est généralement en en appelant à l'histoire du passé que nous découvrons les problèmes dont nos pères eurent à s'occuper et la solution de ceux qui s'imposent à notre attention.*

Laurier, 1905

Québec. Nous sommes à l'angle des boulevards Charest et Langelier, au cœur de ce qu'on appelle ici la « basse ville », à la frontière de deux vieux quartiers ouvriers de la capitale provinciale. C'est là, sur un terre-plein, face à une station-service, qu'on découvre une statue de Wilfrid Laurier, chef du Parti libéral du Canada de 1887 à 1919, premier ministre du Canada de 1896 à 1911.

Pourquoi a-t-on choisi un site aussi banal, aussi triste, pour rendre hommage à l'un des plus importants politiciens de notre histoire ? Le monument s'y trouve à ce point isolé que le parcours du quartier suggéré aux touristes n'en porte pas mention. Selon les services culturels de la Ville de Québec, la statue a été érigée en 1954. Il s'agit d'une copie

de celle coulée l'année précédente pour le square Dorchester, à Montréal, à l'initiative du « Comité du monument Laurier ». Le bronze est l'œuvre du réputé sculpteur Émile Brunet, celui-là même à qui l'on avait confié, un quart de siècle plus tôt, la tâche d'immortaliser l'ancien premier ministre sur la colline parlementaire à Ottawa.

Le choix du square Dorchester s'imposait : le site est en plein centre-ville de la métropole québécoise et compte déjà à l'époque plusieurs statues, dont celle du premier premier ministre de la Confédération, John A. Macdonald. Mais à Québec, pourquoi le boulevard Langelier ? Il m'a fallu faire quelques recherches pour le comprendre : la statue se trouve dans ce qui était autrefois la circonscription de Québec-Est, que Wilfrid Laurier représenta à la Chambre des communes pendant quarante-deux ans. Était d'ailleurs présent à l'inauguration de la statue, parmi de nombreux dignitaires, l'un de ses successeurs aux titres de député de Québec-Est et de premier ministre du Canada, Louis Saint-Laurent.

Curieusement, les commanditaires du monument n'avaient pas jugé bon d'installer une plaque expliquant le choix de ce site et rappelant à ceux qui passeraient par là qui fut Wilfrid Laurier. Le socle de la statue comprend pour seule inscription, en lettres majuscules : LAURIER. Pas de date, pas de biographie. Sur le socle de la statue au square Dorchester, à Montréal, on trouve pour seul renseignement une brève citation du politicien<sup>1</sup>. Aux yeux

---

1. La Ville de Montréal a ajouté devant la statue, il y a quelques années, un panneau explicatif.

des admirateurs inconditionnels de Laurier, sans doute, il suffisait d'élever un monument au grand homme et de rappeler son nom : LAURIER. Pourquoi en dire plus ? Tous les Canadiens ne savent-ils pas qui était Sir Wilfrid Laurier ?

Dans les années 1950, peut-être, aujourd'hui, certainement pas. Au contraire, il y a fort à parier que la grande majorité des personnes s'arrêtant devant l'une ou l'autre de ces statues n'ont qu'une très vague idée du rôle crucial que joua dans notre histoire l'homme que celles-ci représentent. À preuve : en novembre 2008, l'Institut Dominion, une organisation vouée à la diffusion de l'histoire de notre pays, posa cette question toute simple à un échantillon de Canadiens : « Pouvez-vous nommer le premier premier ministre francophone du Canada, celui qui a dit que le *xx<sup>e</sup>* siècle appartiendrait au Canada ? » Le résultat fut rien moins que désolant. Seulement 25 % des Canadiens interrogés ont pu donner la bonne réponse. À peine 22 % des Québécois ont reconnu la déclaration la plus célèbre de l'un des personnages les plus illustres de leur histoire.

Cette ignorance est déplorable en soi puisqu'elle confirme à quel point le passé de leur pays est peu familier aux Canadiens. Elle est également de triste augure pour le Canada. En effet, la connaissance de l'histoire est cruciale lorsqu'un peuple est appelé à vaincre les difficultés du présent et à choisir les voies de son avenir. En étudiant cette histoire, nous sommes en mesure de renouer avec la volonté et les valeurs qui ont inspiré nos ancêtres. Nous pouvons constater sans complaisance que ce qui nous divise est ancien et douloureux, mais surtout com-

prendre que ce qui nous unit a toujours triomphé. Ces victoires étaient improbables et elles furent durement acquises. L'avenir n'est pas garanti. Or il y a dans le parcours de Laurier de riches enseignements. Ces derniers émergent de ce qu'il fut et de ce qu'il fit.

Plus encore que ses prédécesseurs, Laurier fut confronté aux démons de l'intolérance et du préjugé qui n'allaient cesser de menacer l'œuvre des Pères de la Confédération et qui, encore de nos jours, montrent leur visage à intervalles réguliers. Et c'est Laurier qui, mieux que tout autre avant lui et depuis, montra aux Canadiens la seule voie possible, celle du compromis. De nos jours comme à l'époque, c'est la route la plus ardue. Ceux qui l'empruntent se font plus d'ennemis que d'admirateurs, en particulier dans la communauté linguistique, religieuse, ethnique ou régionale à laquelle ils appartiennent, parce qu'ils refusent de se laisser emprisonner par l'allégeance, de céder à l'émotion et à l'étroitesse d'esprit. Si le Canada existe encore aujourd'hui, c'est parce qu'il s'est toujours trouvé des Canadiens pour croire que Laurier avait raison, que le compromis n'est ni reddition ni lâcheté, mais audace et courage.

Le Canada, au temps de Wilfrid Laurier, était un pays à la fois plus simple et plus dur qu'aujourd'hui. Le débat politique était dominé par des courants puissants comptant chacun ses extrémistes : ultramontains, orangistes, *grits*, rouges, nationalistes canadiens-français. Garder la voie de la raison et du juste milieu était à la fois humainement difficile et politiquement périlleux. Laurier y parvint pendant les quinze années de son règne en ayant recours à trois stratégies complémentaires. D'abord, il fit

mousser le patriotisme canadien naissant. Il espérait, comme l'un des Pères de la Confédération, George-Étienne Cartier, qu'émerge avec les années une « nationalité politique » canadienne. Celle-ci unirait autour d'un projet commun les groupes linguistiques, religieux et régionaux composant le pays, sans toutefois en faire disparaître les traits distinctifs. Ensuite, Laurier eut constamment recours à ce qu'il appelait les « *sunny ways* » : le dialogue, la patience, le respect mutuel. Enfin, Laurier invita les Canadiens à surpasser leurs différences de langue et de culture pour se laisser guider par des principes supérieurs : la justice, la démocratie, le fédéralisme authentique. Un siècle plus tard, ces trois orientations sont toujours les seules pouvant permettre aux Canadiens de poursuivre leur route ensemble, dans la prospérité et la paix.

L'héritage de Laurier nous est d'autant plus précieux que les grandes questions auxquelles il se trouva confronté sont encore au cœur des débats sur le présent et l'avenir du Canada : les relations entre la majorité anglophone et la minorité francophone (qu'au temps de Laurier on considérait comme des « races » différentes, la britannique et la française) ; les rapports entre la société civile et la religion ; la participation du Canada aux conflits armés qui agitent la planète ; et les relations, notamment commerciales, avec notre puissant voisin du sud. Pour chacune de ces questions, le chef libéral apporta une contribution originale, savant mélange d'audace et de sagesse. À l'aube de la vie de ce pays, une contribution typiquement canadienne.

Laurier était féru d'histoire. Devant tout nouveau

problème, il s'empressait de s'informer de ses origines, lointaines comme proches. Cela lui donnait une meilleure compréhension des enjeux réels et des motivations des personnes concernées. Nul doute que cette connaissance approfondie du passé explique, en partie, sa légendaire modération. Si les Canadiens d'aujourd'hui connaissaient mieux leur histoire, ils se comprendraient mieux et trouveraient plus facilement des solutions à leurs problèmes. Nous nous en sommes bien tirés, c'est vrai. Mais nous pourrions faire encore mieux. Nous devons faire mieux, confrontés que nous sommes à une société de plus en plus complexe et diversifiée, faisant face à d'anciens et de nouveaux problèmes économiques, sociaux et culturels qui risquent de miner notre unité et notre développement.

## L'homme

*Je vois le but à atteindre, et vers lui je dirige mes efforts, rejetant la désapprobation irréfléchie des téméraires comme les conseils prudents des timides ; en même temps, avec quelle joie je céderais ma place à quelqu'un d'autre, si quelqu'un voulait la prendre. Malheureusement je sens les maillons se resserrer chaque jour un peu plus autour de moi, et s'il est vrai que c'est l'amitié qui les a forgés, ils n'en demeurent pas moins les maillons d'une très lourde chaîne.*

Laurier à Émilie Lavergne, 1891

La légende nous a laissé de Sir Wilfrid Laurier un portrait magnifique mais simpliste. Il fut « le premier Canadien », celui qui fit franchir au jeune pays ses premiers pas vers l'indépendance. Il fut le grand conciliateur. L'orateur « à la parole d'argent ». Celui qui prédia que « le xx<sup>e</sup> siècle appartiendra au Canada » et qui fit tant pour que cette prédiction se réalise. Tout cela est vrai. Cependant, plus on creuse la vie de Wilfrid Laurier, plus

on suit les traces souvent désarmantes qu'il a laissées, plus le personnage se révèle complexe et paradoxal.

On le voit dans l'épigraphe tirée d'une lettre envoyée à Émilie Lavergne, que plusieurs ont décrite comme sa maîtresse : l'homme est à la fois déterminé à poursuivre son œuvre et frêle, épuisé ; il se sent prisonnier de son sort mais est incapable d'imaginer qu'un autre puisse prendre le relais. Pendant toute sa carrière politique, Laurier rêvera ainsi de retrouver la tranquillité de sa demeure d'Arthabaska. Pourtant, il laissera la politique accaparer toute sa vie, jusqu'à son dernier souffle, à l'âge vénérable de soixante-dix-sept ans.

Ses contemporains eux-mêmes avaient du mal à déchiffrer Laurier. La tâche est par conséquent terriblement ardue pour celui qui, presque un siècle après sa mort, ne l'a ni rencontré, ni vu, ni entendu. Il n'existe de lui que quelques photos et un bout de film. Certains évoquent un enregistrement de sa voix, mais je ne l'ai pas retrouvé. Nous devons donc aujourd'hui chercher « le vrai Laurier » en lisant ce qu'en ont dit ses biographes, dont seulement quelques-uns l'ont connu (ce qui ne les rend pas plus fiables), et en prenant connaissance de ses discours et de sa correspondance. Le papier et l'encre, plats et secs, cachent autant de choses qu'ils en révèlent.

## L'ombre de la mort

Wilfrid Laurier sera hanté toute sa vie par la maladie. La tuberculose a tué sa mère, Marcelle, lorsqu'il avait six ans. Le même mal des poumons a eu raison de sa petite sœur,

Malvina, décédée à l'âge de onze ans, et peut-être de son père. Laurier lui-même souffre de violentes quintes de toux quand arrive l'automne. Il est convaincu que la tuberculose s'est tournée vers lui, faux en mains. Le docteur Séraphin Gauthier, chez qui il habite pendant ses études en droit à Montréal, diagnostique plutôt une bronchite chronique. Laurent-Olivier David, qui deviendra son ami le plus proche, le décrit alors qu'il était jeune avocat : « l'air mélancolique et maladif [ . . . ]. Nous avons pour lui un sentiment d'amitié mêlé de respect et de sympathie, car il nous semblait avoir sur sa figure pâle et triste les ombres de la mort. »

On ne saura jamais de quoi, au juste, souffrait Laurier, bien qu'aujourd'hui on penche plutôt vers la tuberculose. Quelle que soit la nature du mal, les symptômes, violents, s'abattent périodiquement sur lui tout au long de sa vie. Il parle d'« atroces souffrances, [de] nuits de fièvre et de délire ». Il lui arrive de cracher du sang. Devenu premier ministre, il doit parfois abandonner la vie publique pendant des semaines, le temps de reprendre des forces.

S'agit-il seulement d'un mal physique ? En lisant sur ces épisodes durant lesquels le politicien gît sur son lit, délirant, épuisé, en le voyant menacer sans cesse de démissionner pour retourner à sa paisible vie d'avocat, on ne peut s'empêcher de se demander si, outre la fragilité physique, Laurier n'a pas un côté dépressif. Pourtant, David a dit qu'il était « l'un des hommes les plus constamment heureux que j'ai connus ».

En tout cas, tout au long de son règne à la tête du Parti libéral, il se plaint, estime qu'il n'est pas l'homme de la situation, rêve d'abandonner. Une façon de se laisser

désirer ? D'obtenir la soumission de ses troupes lors des moments difficiles ? Peut-être. Toutefois, le découragement paraît sincère. Ce n'est certainement pas une tactique politique qui l'amène à parler de démission à son amie Émilie : « J'aimerais pouvoir me défaire de ce fardeau et retourner à ma profession. » Et encore : « Je suis enchaîné ici à cette place détestée pour bien des semaines encore. Je réfléchis, cherchant un moyen de débarrasser mes épaules de ce fardeau [...]. »

On s'attendrait à ce qu'un homme pour qui la croix est si lourde à porter quitte ses fonctions à la première impasse, à la première déception. Or Wilfrid Laurier traversera épreuve après épreuve pour finalement rester chef des libéraux pendant trente et un ans. Il devient premier ministre en 1896 et remporte les élections de 1900, 1904 et 1908. Après la défaite de 1911, il n'abandonne pas. Ni même après celle de 1917, contre le gouvernement d'union de Borden, un échec qui remet en cause toute son œuvre. Au contraire, il redouble d'efforts, malgré son âge avancé. Seule la mort, en 1919, lui arrachera des mains la direction du Parti libéral. Comment peut-on être aussi malheureux à la tâche... et la mener avec une telle opiniâtreté ? Quelle est cette chaîne qui le retient d'abandonner le fardeau ? L'ambition ? Le plaisir secret qu'il trouve à pratiquer cette folle profession ?

## Une enfance atypique

Wilfrid Laurier est né le 20 novembre 1841 dans le village de Saint-Lin, à trente kilomètres au nord de Montréal. Un

village canadien-français comme il y en a des centaines à l'époque. Son père, Carolus, est arpenteur. Quelques mois après le décès de Marcelle, il marie Adeline Éthier, qui était jusque-là la servante de la maison. Wilfrid aimera sa belle-mère comme si elle était sa mère biologique. Son enfance est heureuse.

Carolus a à cœur la réussite de son fils. Passionné de politique, partisan des Patriotes, opposé à l'union des deux Canada qui fait suite aux recommandations de Lord Durham, il n'en souhaite pas moins que Wilfrid apprenne l'anglais. À l'âge de dix ans, l'enfant quitte son village pour celui de New Glasgow, situé à dix kilomètres à l'ouest, fondé quarante ans plus tôt par des Écossais presbytériens. Il y restera deux ans, chez les familles Murray (des presbytériens) et Kirk (des Irlandais catholiques), retournant à Saint-Lin chaque fin de semaine et durant les vacances d'été.

John Murray, propriétaire du magasin général de New Glasgow, et Carolus Laurier s'étaient liés d'amitié quand ce dernier avait arpenté les environs du village. Wilfrid adore aider M. Murray à servir les clients. À l'école de New Glasgow, l'enfant de Saint-Lin entre en contact avec la littérature anglaise. Dans la mesure où les expériences d'enfance forment les attitudes d'adulte, ces deux années seront déterminantes pour Laurier. Non seulement apprendra-t-il l'anglais — on dit qu'il le parlera toute sa vie avec l'accent écossais —, mais il comprendra aussi que l'autre, l'« Anglais », le protestant, n'est pas le diable. Il apprendra la tolérance.

Wilfrid fera son cours secondaire au Collège de L'Assomption, un établissement fondé en 1832 et situé à une

trentaine de kilomètres à l'est de Saint-Lin. Comme dans tous les collèges classiques de l'époque, l'enseignement à L'Assomption est strictement contrôlé par l'Église très conservatrice du Québec. Étude et prière sont au programme, à compter de 5 h 25 le matin. Élève sérieux, Wilfrid obtient d'excellentes notes. Mais le temps est long, les retours à la maison sont très rares. De temps à autre, il échappe à la surveillance des prêtres pour assister à un procès ou à une assemblée politique, spectacles prisés dans le Québec rural de l'époque.

Puis, nouvelle ouverture vers le Canada anglais, Laurier ira faire son droit à l'Université McGill, à Montréal. On imagine le dépaysement : Saint-Lin est une localité agricole de 2 500 âmes, Montréal, une ville industrielle grouillante de 90 000 habitants. Néanmoins, le jeune homme semble s'adapter facilement. À McGill comme au collège, il est parmi les premiers de classe. C'est sans doute pour cette raison que, à l'issue de ses trois années d'études, on lui demande de prononcer le discours de passage en français lors de la cérémonie de remise des diplômes. Dans le premier discours de sa vie, Laurier fait preuve de cet idéalisme mêlé de naïveté qui ne le quittera jamais : « Les races française et anglaise n'ont pas toujours été amies au Canada ; mais je me hâte de le dire, et je le dis à notre gloire, les luttes de races sont finies sur notre sol canadien ; il n'y a plus ici d'autre famille que la famille humaine, qu'importe la langue que l'on parle, les autels où l'on s'agenouille. » Ce portrait idyllique de la situation au pays ne correspond pas du tout à la réalité de l'époque. En tout cas, bien peu de gens de sa « race » auraient tenu de tels propos. Laurier est déjà un Canadien français atypique.